

L'ÉCRAN *français*

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

TOUS LES
MERCREDIS

10^F

Année

N 46

15 Mai

1946

LAUREN BACALL A INTRODUIT DANS L'UNIVERS D'HOLLYWOOD UN NOUVEL ASPECT DU CHARME FEMININ.

MARLÈNE DIETRICH, la débutante



Avant les prises de vues de « Martin Roumagnac » où elle fait ses débuts dans les studios français, Marlene Dietrich a reçu la Presse. C'est avec la meilleure grâce du monde et toute la désinvolture d'une star consacrée qu'elle a pris, devant les photographes, les attitudes de circonstance. On la voit ici découvrant ses jambes fameuses dans l'univers, bavardant avec Margo Lion et Jean Gabin, son partenaire ou accueillant son amie Madeleine Sologne. (Photos LIDO.)



LA FEMME-METTEUR-EN-SCÈNE ET LA FEMME-SCULPTEUR... Il suffit d'une fois, film dans lequel Edwige Feuillère joue le rôle d'une femme-sculpteur et a pour partenaire Fernand Gravey, marque les débuts d'une nouvelle réalisatrice. Ex-script-girl, puis assistante, Andrée Feix (qu'on voit ici à gauche avec Edwige Feuillère) est « supervisée » par Henri Decoin.



LA FEMME-METTEUR-EN-SCÈNE ET LA FEMME-SCULPTEUR... Il suffit d'une fois, film dans lequel Edwige Feuillère joue le rôle d'une femme-sculpteur et a pour partenaire Fernand Gravey, marque les débuts d'une nouvelle réalisatrice. Ex-script-girl, puis assistante, Andrée Feix (qu'on voit ici à gauche avec Edwige Feuillère) est « supervisée » par Henri Decoin.

7989



LE FILM D'ARIANE

Croquis à l'emporte-tête...

FRANÇOIS PÉRIER

La mèche rebelle, l'œil qui rit, le nez long et fin, la bouche grande et mince et spirituelle, un semis de grains de beauté sur la figure. Il dit lui-même qu'il n'est pas beau. Donc, il joue les camarades oubliés vous avez vu l'Entraîneuse, les Jours heureux et Premier Bal). On lui distribue des rôles d'amoureux malchanceux, de mari trompé (vous avez vu Sylvie et le fantôme, Lettres d'amour, Au petit bonheur), bref, de personnages qu'on ne prend pas au sérieux, ce qu'on appelle les fantaisistes.

Il a pourtant une grâce de jeune chiot qui s'ébroue. Il use du bégaïement comme d'un moyen de séduction. Et quand il le veut bien, il montre une tendresse maladroite, une émotion hésitante propres à lui conquérir tous les cœurs.

Mais il se soucie moins de conquérir tous les cœurs que de faire rire. La houle du rire montant d'une salle obscure lui paraît la plus belle récompense d'un acteur...

Cela lui a donné le goût exclusif de son métier. Respirer la chaude poussière des coulisses, écouter la rumeur de la salle, vivre dans sa loge, y recevoir, passer la journée au studio, une partie de la nuit à lire un scénario, et, quand il a une heure libre, aller au cinéma, il n'imagine pas une autre existence.

Il en a connu une autre. Celle de petit commis d'une compagnie d'assurances. Dans ce temps-là (il avait quinze ans), il allait en week-end jouer la comédie en province, et dormait une heure, le lundi matin, avant de rentrer au bureau. Alors il rêvait d'être artiste, parce que c'est un métier brillant où l'on est admiré, applaudi, adulé. Il a obtenu ce qu'il voulait mais s'est pris au jeu. En toute sincérité maintenant, il ne conçoit rien de mieux que de vivre à la lumière des sunlights, d'installer sa maison de loge en loge. Emporté par sa folle activité, il s'est acquis en le minimum de temps le succès, une femme exquise et trois enfants. Il n'en pense pas moins que le bien le plus solide, c'est avoir en face de soi une caméra, ou une salle comble.

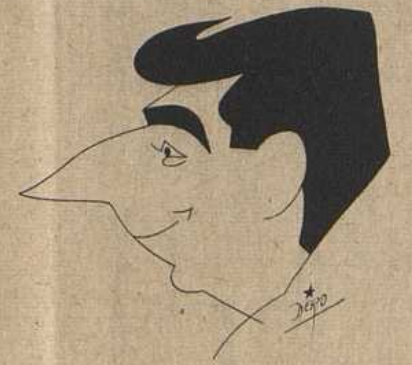
Dans un studio, il a la sensation de jouer seul, se représente son personnage, le voit comme dans une glace, et tâche de l'imiter ; sur les planches, il se préoccupe surtout de savoir écouter ses partenaires. Ce sont là ses théories, et une des raisons pour lesquelles il a une réputation d'excellent camarade.

Périer est le type même du garçon sympathique, gai, bonhomme, franc, naturel en diable. Naturel ? Ne pas trop s'y fier. Il reconnaît lui-même, avec une tranquille conscience de soi, qu'il y a trois sortes de naturel : celui de l'écran, celui de la scène, et celui de la ville.

Que lui reprocher ? Un rien de monotonie dans ses effets (voyez La Tentation de Barbizon), un brin d'excès dans la gesticulation ? Ce ne serait pas gentil, ce serait boudier son plaisir... Et de n'être pas beau ? Mais, précisément, c'est ce qui lui fait ressembler à l'ami d'enfance que tant de petites jeunes filles avaient un peu négligé et qu'elles redécouvrent avec délices, c'est ce qui lui permet d'incarner un nouveau genre de séducteur : un peu de charme, un peu de bluff.

Un peu ? Non, beaucoup de charme !

Le Minotaure.



...ou le marathon du cocktail

bohémienne, Ketty Gallian, aimable et bavarde, Gisèle Préville, encore hâlée par le soleil des montagnes, Margo Lion, qui se rappelle avoir été la partenaire de Marlene dans ses débuts, Paulette Dubost, etc. Pierre Billon, au facies asiatique, parle du film qu'il réalisera en août pour la rentrée de Raimu : *Idylle sentimentale*.

Puis, nourris, satisfaits, un peu ahuris par le bruit et la chaleur, les invités commencent à s'en aller. C'est à ce moment qu'arrive Jacqueline De-lubac, d'une sobre mais impeccable élégance, et qui a terriblement peur de perdre son compagnon dans la foule.

Devant le studio, les voitures se font de plus en plus rares, tandis que ceux qui ont « fait la foule » attendent patiemment l'autocar qui les déposera dédaigneusement au métro « Château de Vincennes »...

Mais Marlene a eu des concurrents. Fernandel, lui aussi, a distribué, pendant quelques heures, de la limonade. En l'honneur de Cabassou qu'il vient de terminer pour la maison Pagnol. A défaut de pastis, l'atmosphère était discrètement piquée d'ail. René Pagnol représentait son frère, l'académicien, qui avait aussi délégué sa charmante épouse Jacqueline Bouvier. Tandis que Maupi se faufilait malicieusement entre les groupes. Et Fernandel, au milieu d'une cour admirative, parlait de basse-cour, en évoquant son prochain film *Cœur de coq*, dans lequel, à la suite d'une greffe qui lui sauve la vie, il sera condamné à pousser chaque matin, à son réveil, un retentissant cocorico.

Côté international, on a trinqué aussi avec Cary Grant, dont la taille dominait ses invités et l'adresse déjouait toutes les embûches de l'interview. Si les vedettes masculines du cinéma français avaient quelque peu boudé leur ironique adversaire, nos féminines étoiles étaient venues en nombre. Blanchette Brunoy, Madeleine Sologne, Louise Carletti, Renée Saint-Cyr... et l'inévitable « dame qui voudrait faire du cinéma ».

Henri Calef va tourner *Les Chouans*. Pouvait-il le faire sans qu'on levât son verre à leur santé ? Non, certes. D'ailleurs, les charmes conjoints mais pas du tout contradictoires de Madeleine Lebeau et de Madeleine Robinson nous y invitèrent avec grâce. Et l'évocation des costumes, minutieusement reconstitués, que porteront les acteurs du film ne fut pas sans nous faire rêver. Car robes de

“Actualités”

★ Très uniforme et bornée dans ses sujets, la presse filmée de cette semaine ! Elle consacre une large place — ce qui est fort légitime — à la manifestation du 1^{er} mai et au referendum. Mais outre ces événements importants, la vie sur la planète se réduirait-elle à un défilé de Tyroliens, à un appel du président Truman pour le ravitaillement des pays sous-alimentés, à l'anniversaire de la Princesse Juliana et au match de football France-Autriche ?

★ Saisissantes vues d'un 1^{er} mai d'il y a douze ans que nous présentent les Actualités françaises : paquets de grévistes, dispersés par des agents qui chargent, matraque haute. Contraste avec ce million et demi d'hommes et de femmes marchant joyeusement, sûrs de leur puissance. Gros plans de MM. Jouhaux, Frachon, Saillant. Un ouvrier qui porte fièrement un énorme outil sur l'épaule. Le visage souriant d'un facteur. Nous aurions aimé que la caméra s'attardât davantage sur les chars et aussi qu'elle glanât quelques attitudes parmi les innombrables spectateurs massés sur le parcours. Et pourquoi pas deux ou trois bouts de dialogues ou des exclamations spontanément jaillies ? Le cinéma aurait pu mieux exprimer ce profond frémissement dont la fête du Travail a parcouru Paris et sa banlieue. Et n'y a-t-il pas eu dans telle bourgade modeste de province un cortège, un meeting en plein air, qu'un opérateur eût pu aller enregistrer ?

★ Les graffiti, les affiches véhémentes que nous montre Gaumont témoignent de l'âpreté de la bataille entre les « oui » et les « non ». M. Herriot a voté sans sa pipe. Une charmante négrillonne attend sa maman occupée dans l'isolement. Les résultats sont fiévreusement inscrits sur d'immenses tableaux au ministère de l'Intérieur.

★ Images inédites saisies dans les archives cinématographiques allemandes : les premiers lancements de V2. A la façon d'un boomerang, l'une de ces néfastes comètes retourne à son point de départ et met en charpie des avions à croix gammée. Dans une gerbe de flammes et de fumée, un second projectile éclate au milieu des expérimentateurs. (Actualités françaises et Pathé-Journal).

★ Jour V : voici, jaunies déjà, les images sur lesquelles s'inscrit, il y a un an, la joie du monde. Libération des déportés, déferlement humain à l'Arc de Triomphe, séance historique de l'Assemblée consultative. Le commentaire, parfois trop emphatique, de Jean Marin, n'ajoute rien à une émotion dont le cinéma, par le seul pouvoir de ses images, suffit à nous étreindre.

★ Tandis qu'« Eclair-Journal » nous montre M. Tillon visitant une usine aéronautique d'Algérie, « Pathé » nous fait admirer la beauté de lignes et le confort d'une conduite intérieure, fabriquée en U. R. S. S. par les usines Staline. Et la même bande, nous étonne par une minuscule automobile, vrai « pou de la route », construite par un inventeur français, et si petite que le conducteur peut la garer dans le café où il va se rafraîchir.

★ Match Théo Médina-Anderson : Médina, violent et rageur, frappe sauvagement. Epuisé, le noir fait front jusqu'à la limite de ses forces. Il y a quelque chose de pathétique dans le tremblement de ce corps qui finit par s'affaisser sur le ring au milieu des clameurs de la foule.

Raymond BARKAN.

“Au cœur de la nuit”

Le surnaturel de la vie courante

« Dead of night »
Film anglais sous-titré.
Scénario d'après des histoires originales de H.G. Wells, John Baines, E.F. Benson, Angus Mc Phail.
Réalisation : Cavalcanti, Basil Dearden, Charles Crichton, Robert Hamar.
Interprétation : Michael Redgrave, George Withers, Mervyn Johns, Basil Radford, Naunton Wayne, Sally Ann Howes, Rowland Culver, Frederick Valk, Judy Kelly, Elizabeth Welch, Hartley Power, Garry Marsh.
Musique : Georges Auric.
Production : Ealing Studios.

L EAD OF NIGHT nous arrive d'Angleterre, précédé d'une certaine renommée : c'est, nous dit-on, l'une des œuvres les plus caractéristiques de la production britannique de ces dernières années. S'il est exact que ce film ne ressemble point à d'autres, qu'il nous plonge dans un élément inhabituel, qu'il s'impose à notre esprit par des moyens singuliers, son originalité apparaît moins évidente à ceux qui se souviennent de certains films où se manifestait, déjà avant guerre, le penchant des cinéastes anglais pour ce qu'on peut appeler le surnaturel quotidien. Je pense au *Clairvoyant* et surtout à *Vendredi 13*, où, après nous avoir fait assister à un accident d'autobus, on nous faisait revivre la journée de chacune des victimes : nous suivions ainsi l'enchaînement des faits, des menus incidents qui finissaient par réunir ces voyageurs dans une destinée tragique.

Dans *Dead of night* nous retrouvons, avec cet humour en demi-teinte, ce style qui suggère plus qu'il ne décrit, cette discrétion sentimentale qui semblent bien être les traits constants du cinéma britannique, un goût de la mystification, une curiosité amusée et un peu morbide pour ce qui touche à la vie subconsciente, à la pathologie mentale, aux manifestations psychiques.

Il nous est arrivé à tous d'être frappé par certains faits, d'apparence insignifiante, mais qui jettent, si nous en cherchons l'explication, une lueur inquiétante sur les domaines inexplorés de notre existence mentale : coïncidences, prémonitions, télépathie. Pensées transmises à distance, cauchemars qui précèdent la nouvelle d'un événement malheureux, rencontres qui se produisent au moment précis où l'on désire les éviter, tout ce passe comme si, par-delà les consciences humaines, une volonté mouvante tissait les destins des individus. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? La science soulèvera-t-elle un jour le voile de la pensée collective comme elle a déjà soulevé celui du subconscient ? Toujours est-il que ces petits phénomènes impressionnent profondément les imaginations. Et lorsque la conversation tombe par hasard sur ces problèmes, il est rare que chaque interlocuteur n'ait pas un souvenir personnel à raconter.

C'est justement ce qui va se passer dans *Dead of night* lorsque le personnage central de ce film aura fait son entrée dans une villa de la banlieue londonienne. Le comportement bizarre de ce visiteur qui roule autour de la pièce des regards angoissés et oublie de serrer les mains qui se tendent vers lui s'explique quand on apprend que cette maison, où il n'est jamais venue, il l'a déjà vue maintes fois dans ses rêves, que les six personnes auxquelles il vient d'être présenté sont les figures familières d'un cauchemar qui se renouvelle toutes les nuits et qui se termine invariablement de la manière la plus effroyable. Cette confession suscite le plus vif intérêt. Les femmes veulent en savoir davantage, les hommes cherchent à comprendre et le psychiâtre présent tente une explication rationnelle du phénomène. Puis chacun raconte un cas singulier dont il a été le témoin. Cinq histoires, cinq sketches vont se dérouler sous nos yeux, emboîtés dans l'histoire de l'homme au cauchemar qui, poussé

par une force irrésistible assassina le psychiatre. A la fin on apprendra que le film tout entier n'était qu'un songe, le cauchemar que fait justement, toutes les nuits, le personnage du début. Et l'on se réveillerait avec lui, rassuré, si un appel téléphonique ne le convoquait ce matin-là, pour affaire, dans une villa qui est précisément celle...

Car le film se termine comme il a commencé, laissant ainsi au spectateur le soin de conclure si le rêve qu'il vient de vivre était ou non prémonitoire.

Mais ce sont les cinq sketches greffés sur le récit central qui constituent la partie la plus attachante de cet ouvrage. Entre autres particularités *Dead of night* est le fruit des efforts conjugués de quatre scénaristes et de quatre réalisateurs. Chacune de ces petites histoires a donc été conçue par un auteur différent. Et bien que nous ne sachions pas exactement comment les metteurs en scène se sont répartis la tâche, il va de soi que chaque sketch porte la marque d'une personnalité.

Ces petites histoires diffèrent à la fois d'inspiration et de facture. Certaines ont un caractère essentiellement psychologique : elles ne font qu'effleurer le mystère, qu'introduire dans le jeu de la vie quotidienne un détail insolite, un phénomène physique ou psychologique contraire à la loi naturelle, qui provoque un trouble d'autant plus étrange que le monde extérieur, le monde réel ne subit pas de changement sensible.

Le coureur d'automobile qui vient d'échapper à la mort et qui croit reconnaître le visage satanique d'un croque-mort entrevu la veille dans une vision singulière a-t-il reçu un avertissement du destin ? N'est-il pas plutôt le jouet de son imagination ? Et pourtant, il a eu raison de renoncer à prendre l'autobus qui s'écrasera tout à l'heure dans un ravin.

Le gentleman qui, lorsqu'il se regarde dans la glace, y aperçoit un décor absolument étranger à la chambre qu'il habite voit-il réellement un lit à colonnes et un feu de bois au lieu d'un divan et d'un radiateur ?

Ou subtil, par une sorte de télépathie, l'influence des événements dramatiques qui se sont déroulés longtemps auparavant devant ce miroir ?

Le ventriloque schizophrénique est-il victime d'un accident professionnel ? A force de se doubler, de prêter sa voix au pantin de bois et de chiffon qu'il anime, il a fini par perdre la notion de sa propre personnalité...

Ces trois sketches sont à mon avis, les mieux venus et les plus impressionnants parce que l'étrange y reste toujours à la limite du fantastique.

Ce qui n'empêche pas de goûter la fantaisie purement humoristique de l'histoire des joueurs de golf et de passer un moment agréable en compagnie d'un fantôme facétieux, mais d'excellente éducation come on n'en trouve qu'en Angleterre. Si cet épisode nuit à l'homogénéité du récit, il apporte en revanche, un peu de détente dans une histoire souvent crispante et qui met à l'épreuve les nerfs des spectatrices.

Cette puissance suggestive, *Dead of night* ne la doit pas seulement à l'ingéniosité de ses scénaristes. Il la doit aussi à la qualité plastique, à la valeur expressive de ses images où l'on reconnaît souvent la patte de Cavalcanti.

Certaines scènes tirent toute leur émotion de l'art (un peu facile) avec lequel les opérateurs ont su jouer avec l'ombre et la lumière, faire jaillir le mystère par une certaine manière d'éclairer les visages et les choses. Signalons enfin la partition excellente de Georges Auric, qui contribue à donner une unité aux éléments disparates de cet ouvrage. Et l'interprétation saisissante de l'acteur Michael Redgrave dans le rôle de ventriloque.

Jean VIDAL.



Obéissant à la suggestion d'un miroir maléfique qui refléta jadis un drame de la jalousie, Ralph Michael tente d'étrangler sa femme, Georgie Withers



Pour « obéir » à son cauchemar Merwyn Johns assassine le psychiatre Frederick Walk



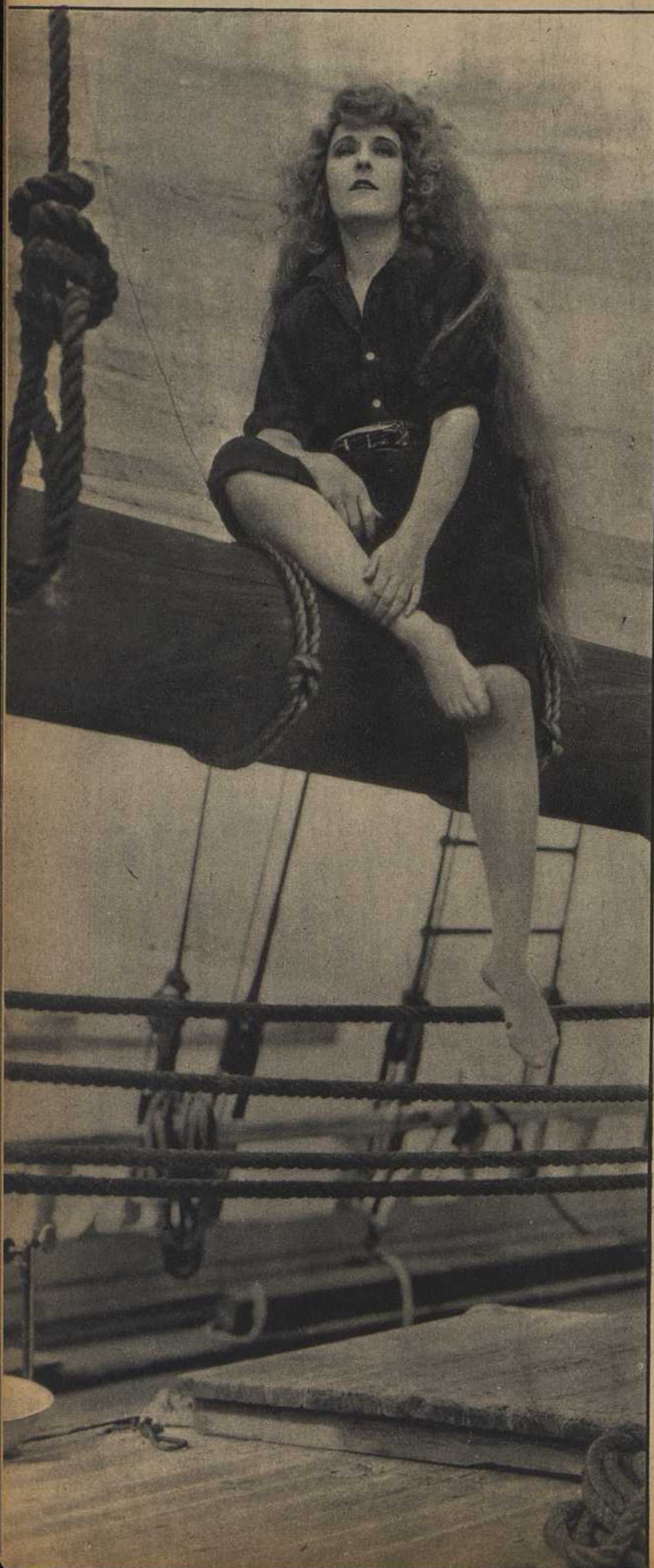
Michaël Redgrave, un ventriloque schizophrénique.



...Et le cauchemar comique : Naunton Waynes, fantôme d'un joueur de golf, importune Basil Radford

Le petit garçon que Sally Ann Owes berce innocemment dans ses bras n'est que la spectrale apparence d'un enfant assassiné cinquante ans auparavant.

PEARL WHITE, l'héroïne des «Mystères de New-York»...



« Les Périls de Pauline »



« Les Exploits d'Elaine »

QUATRE décors figuraient le Studio Pathé tel qu'il apparaissait, vers 1912, dans le New-Jersey. A genoux au milieu du premier décor. Paul Panzer, qui retint tant d'héroïnes au bord d'une falaise, avouait une dernière fois son amour à une joueuse d'éventail. Celui qui fut le secrétaire de Justin Clarel dans « Les Mystères de New-York », Creighton Hale, alias Amable Jameson, luttait avec un lion sans griffes et sans dents devant un tableau du désert, le second décor. Au milieu du troisième : un « saloon » de l'Ouest, le cow-boy William Farnum corrigeait le vilain Francis MacDonald tandis que Bert Roach et Snub Pollard semblaient prêts à tirer sur le pianiste avec un revolver à six coups. Dans le dernier décor, entre la cuisine et l'évier, Chester Conklin et Jimmy Finlayson recevaient des tartes à la crème en pleine face et gardaient la même sérénité que dans les Mac Sennett Comedies. George Marshall, le metteur en scène, une casquette sur l'oreille, un mégaphone à la bouche, annonçait : « On tourne ! » et l'opérateur tournait la manivelle d'une camera fabriquée comme une boîte à biscuits. Ainsi se succédaient récemment, dans un studio d'Hollywood, les prises de vues d'un film illustrant la vie de Pearl White : « Les Périls de Pauline ».

★

Aujourd'hui, ces titres de « serials », ces noms de comédiens ne rappellent aucune image aux garçons de vingt ans. C'est en vain que des acteurs

(De notre envoyé spécial aux U. S. A., Paul GILSON)

muets retrouveront l'usage de la parole en jouant dans les « Périls de Pauline » : ils ont si longtemps disparu, de leur vivant, qu'ils auront l'impression de déléguer leurs propres fantômes avant de mourir. Combien serons-nous à les reconnaître ? En effaçant les rides de leur front, le maquillage leur permettra-t-il de réapparaître avec l'éclat qu'ils ont gardé dans notre mémoire ? Il manque déjà des revenants à l'appel : Sheldon Lewis qui fut Perry Bennet, « l'homme au mouchoir rouge », Arnold Daly qui personnifia Justin Clarel, « le détective scientifique » et Warner Oland qui figura le Chinois Li-Wang. Il manque encore et surtout Pearl White qui sautait d'un train en marche, courait au bord des toits sans tomber dans le vide et qui sortit de l'écran, après fortune faite, afin de vivre à Paris. Pearl White ! Il me souvient d'elle, alors qu'elle faisait courir son cheval « Port-Royal » sur la piste d'Auteuil, mais elle ne ressemblait plus à l'héroïne de « Plunder » et des « Exploits d'Elaine » à l'époque où les coffres-forts étaient gelés, les chambres empoisonnées, les rayons mortels. C'est hier soir que je l'ai vraiment reconnue en voyant par hasard, au « Gaslight », un cinéma de la 6^e avenue, une suite d'épisodes des « Mystères de New-York ».

★

Au « Gaslight », j'ai retrouvé l'émotion que j'éprouvais jadis à Paris, au « Magic Ciné », quand le banquier

Dodge se faisait électrocuter en décrochant le téléphone ou lorsque Elaine, en fin de bobine, était abandonnée au sommeil sans souvenir. En ce temps-là, toutes les nuits américaines étaient bleues et les photographies des films semblaient sortir d'un bain de lune. Il était fréquent de rencontrer un vampire dans l'ascenseur et de découvrir un canon de fusil braqué dans l'œil d'un portrait. Dan-le-noir, Tommy-Casse-Tête et le Masque aux dents blanches effrayaient plus les enfants et les ouvrières que les explosions de la grosse Bertha. La main-qui-étréint ne marquait pas seulement la fin d'un épisode : elle interrompait aussi les musiciens derrière le rideau de velours de l'orchestre et le pianiste hésitait à plaquer un accord et la violoniste avouait son désarroi dans un trémolo. Mais aucun amateur n'eût quitté la salle avant la dernière image des « Mystères de New-York ». Et c'était inutilement que l'opérateur projetait parfois sur l'écran ce :



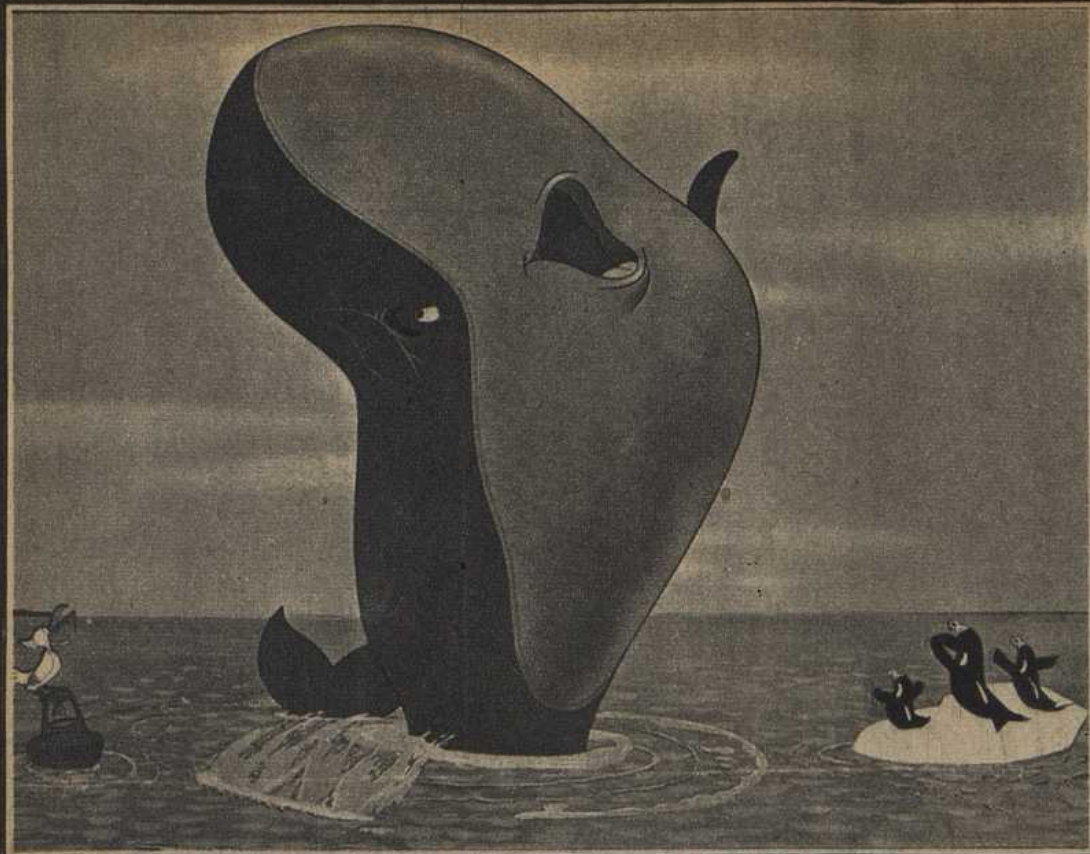
En incarnant Pearl White en 1946, Betty Hutton aura-t-elle le pouvoir de séduction que l'héroïne des « Périls de Pauline » exerça de 1912 à 1920 ? Pour ma part, je n'ai pas besoin d'attendre la réponse et je sais où rejoindre hors du temps, hors même de l'écran du « Gaslight », les ombres de la belle Elaine et de Justin Clarel dans les décors intacts des « Mystères ».

★

Il me suffit de vagabonder à Jersey City ou près de Fort Lee où Louis Gasnier, le réalisateur de « The clutching hand », rendait récemment visite à Francis Doublier. Il me suffit de prendre un billet pour les Palisades et de traverser l'Hudson à la hauteur de cette 125^e rue où les hirondelles donnent rendez-vous aux voyageurs du printemps. Toute la bande des « Mystères de New-York » embarque à bord du ferry-boat avec moi. Ce boxeur aux oreilles en chou-fleur, c'est Tommy Casse-Tête ; ce nègre qui joue de l'harmonica sur le pont avant, se nomme Dan-le-Noir ; ce suspect qui vient d'éternuer trahit fortuitement l'homme au mouchoir rouge. Et quand le capitaine enlèvera ses moustaches postiches, aucun doute : il aura les traits de Justin Clarel. Et je n'ignore pas plus que lui qu'il délivrera la belle Elaine de la caisse marquée « fragile » où les criminels l'avaient enfermée et que les amoureux, en souriant d'un sourire unique, échapperont une fois de plus à l'emprise de la main-qui-étréint.



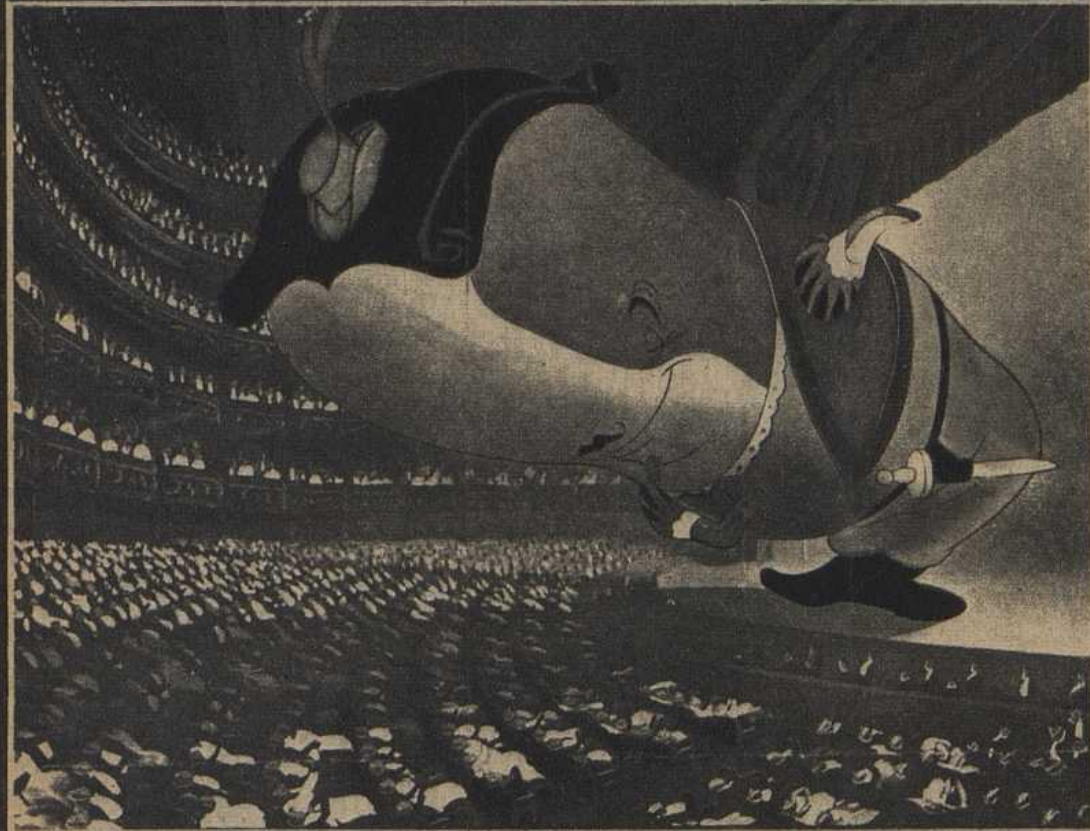
...ressuscitée à l'écran par BETTY HUTTON,



CASEY AT THE BAT est un poème d'Ernest Lawrence Thayer, poème connu de tous les Américains, qui évoque les mésaventures fantastiques d'un joueur de base-ball, Casey.



PIERRE ET LE LOUP, musique de Sergel Prokofieff : le jeune Pierre, accompagné d'une cane, d'un chat et d'un oiseau, est parti à la chasse du grand méchant loup. La cane Sonia semble plutôt en mauvaise posture...



AFTER YOU 'VE GONE, illustration abstraite du célèbre morceau ; Disney a donné une personnalité visuelle aux notes et aux instruments, qui dansent une folle sarabande exécutée par Benny Goodman (ci-contre) et son « quartet ».



WILLIE LA BALEINE voulait chanter à l'Opéra de New-York. Un impresario l'entendit et l'engagea... Cette baleine phénoménale possède à la fois une voix de ténor, de baryton, de soprano et de contralto. Et ces quatre voix appartiennent à Nelson Eddy (ci-contre). Pour le chœur à quatre cents voix, celle de Nelson Eddy fut amplifiée quatre cents fois.

Une baleine chante à l'Opéra

La sortie d'un nouveau film de Walt Disney est toujours un événement. New-York, ces jours-ci, vient de voir « Make Mine Music », le dernier né de Disney. Nous reviendrons bientôt sur cet ouvrage. En voici, pour le moment, quelques images.

On connaît l'intérêt porté par ce grand magicien de l'écran à la musique et la place importante qu'elle tient dans ses œuvres.

En 1940, Disney avait illustré avec « Fantasia » quelques morceaux de musique classique. « Make Mine Music », qui est au goût populaire ce qu'était « Fantasia » au goût classique, comprend dix sketches dont « Pierre et le loup », « Casey at the Bat », « Willie la baleine », « After you 've Gone », etc...

Des voix de vedettes (Nelson Eddy, Jerry Colonna, les Andrew Sisters, Sterling Holloway), des ombres de danseurs (Tania Riabouchinska et David Lichine), des musiciens (Benny Goodman et son quartet) participent à cette joyeuse farandole.

Certains critiques new-yorkais trouvent ce film un peu trop dans la ligne de « Fantasia ». D'autres y voient, par contre, une nouvelle forme d'art...

Une figurante parmi tant d'autres

Le Cinéma est une grande ville et, comme partout, on y raconte beaucoup d'histoires. Celle-ci est sans doute la plus simple. Il y est question d'une de ces femmes qu'on rencontre dans la rue, dans les endroits publics, sans qu'il soit besoin qu'on se la montre du doigt, et qu'on retrouve sur l'écran, passante, grande dame ou misérable, sans qu'il soit non plus question de la remarquer plus que les autres.

Dans la vie elle répond à qui l'interroge — « je fais du cinéma » — et tout de suite on s'imagine des ambitions déçues, un cœur brisé et une existence déplorable. On la regarde de travers ou bien juste en face, ou encore on n'y croit pas. Elle montre des photos : « Quand je tournais dans les chambres du roi... Quand j'étais en Egypte... Quand je jouais les vamps dans un salon chinois... » On demeure incrédule (tout ça, pense-t-on, c'est du cinéma) et pourtant, là est son existence.

Celle-ci s'appelle Hélène. Je l'ai rencontrée à la sortie des studios. Elle m'a demandé ce que je voulais. Je lui ai dit qu'elle me raconte sa véritable histoire pour qu'on en parle dans les journaux... Malgré sa grande expérience, vingt ans de studio, elle a des dents très blanches — c'est un avantage, me dit-elle — on est obligé de se soigner le visage et les dents ne s'abîment pas si on les lave très souvent... Quant à votre histoire, à moins d'avoir fait de sa vie une aventure exceptionnelle, tout ce qu'on pourrait en raconter ne regarde ni vous, ni personne... Ces histoires de tout le monde !... Maintenant si vous en vulez une !... Elle me sourit ; vraiment ces femmes sont extraordinaires ; je lui pris le bras et je lui parlai de son enfance.

Elle rit — non ce n'était pas du tout ça. « Quand j'étais petite fille, mes parents voulaient me placer dans la couture. » J'allais me récrier — la couture, les modèles, la figuration ; c'était évident : elles devaient avoir toutes commencé par là ! Elle m'arrêta : « vous savez, moi je n'ai jamais tenu une aiguille entre mes doigts ; j'ai tout de suite dit à mon père que je voulais voyager. La réponse était idiote, mais la perspective de rester assise me rebutait. Il me fallait de l'air, des grands espaces... Tout ça, c'était quand j'étais petite fille. Aujourd'hui, je me suis fait une raison : l'Egypte, les cafés chinois, les

travellings américains : tout ça se passe dans le studio. Et puis — elle paraissait sincère — quand je suis sur le plateau, je joue mon personnage comme un véritable acteur. Je crois aux décors de studios, aux personnages faits de planches et d'un peu de paille ; aux constructions désertiques. C'est une question d'imagination. Alors je n'ai plus du tout envie de circuler. Il paraît que je serais déçue ! »

Texte et dessins d'Alain ASTRUC

Je lui demandai son âge : elle haussa les épaules. « Mes parents disaient souvent que j'étais une fille de rien parce que je ne voulais pas travailler. Mes parents étaient de petites gens et ils n'avaient pas beaucoup d'imagination. Mais j'avais confiance en moi. Le cinéma, ce ne fut pas tout de suite ; j'ai d'abord livré des robes chez les particuliers. Ce n'était pas le rêve. La plupart du temps j'étais dans le métro ;

travellings américains : tout ça se passe dans le studio. Et puis — elle paraissait sincère — quand je suis sur le plateau, je joue mon personnage comme un véritable acteur. Je crois aux décors de studios, aux personnages faits de planches et d'un peu de paille ; aux constructions désertiques. C'est une question d'imagination. Alors je n'ai plus du tout envie de circuler. Il paraît que je serais déçue ! »

« Quand elle m'a présentée au régisseur, j'étais une jeune fille pas plus laide qu'une autre ; je parlais correctement et je savais me coiffer. Si dans le métro j'avais remarqué des gestes familiers, je n'ai jamais eu l'idée de faire du théâtre ; d'ailleurs, je n'en ai jamais fait. J'ai toujours eu l'esprit très vif et je m'amusaiss comme je pouvais. Dans un sens, mes parents avaient raison de dire que j'étais une fille de rien, car je n'étais pas faite pour quelque chose de spécial : je n'avais pas de vocation. Alors quand on m'a proposé un métier où je n'avais rien d'autre à faire que de m'imaginer les situations que le metteur en scène nous indiquait, j'ai pensé que je pouvais toujours essayer ; je n'étais pas gourde, alors ils m'ont gardée.

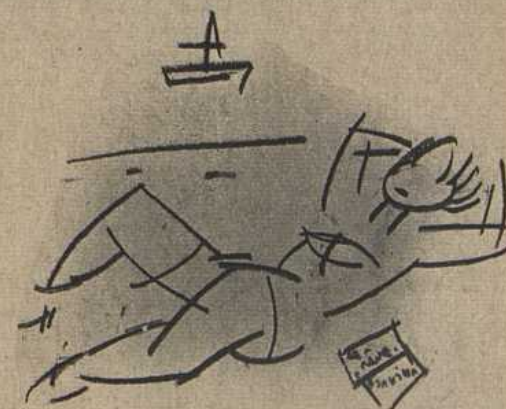


« Au début, j'ai été un peu déçue. Pas de moi, des autres ! Moi, je ne leur demandais rien, je n'ai jamais rien demandé à personne. Depuis vingt ans j'arrive au studio de bonne heure ; on me maquille et je monte sur le plateau. Il y a des choses qui sont plus amusantes que les autres. Par exemple : quand on fait la foule, il y a des figurants qui en profitent pour chahuter et on se fait marcher sur les pieds. Mais quand on tourne une scène de bal, que je fasse tapissière ou non, on voit tout ce qui se passe ; bien que la plupart du temps on me mette dans les bras d'un danseur parce que sur ma fiche, le régisseur a noté que je dansais très bien. »

L'histoire de cette fille était trop naturelle. On en retrouve de semblables dans toutes les usines : une fille doit travailler, elle ne sait rien faire, alors on lui fait faire quelque chose et ses aventures recommencent chaque jour identiques les unes aux autres. C'était la vie de son amie que je voulais connaître.

Nous nous étions assis à une table de café ; elle posa ses deux mains sur la table et elle me regarda bien en face. « Il y a des gens qui pensent que nous sommes des ratés !... eh bien je vais vous dire : cette fille est une ratée. Depuis deux mois nous tournons ensemble ; le matin on se lève à la même heure ; nous jouons le même rôle sur le plateau, nous

bi-mensuel où il était plutôt question de machines et d'inventions nouvelles que de théâtre et de fantaisie. Lui aussi souhaitait le bonheur de sa fille. Dorothee, c'était son nom, partageait son temps d'une façon qui satisfaisait son humeur capricieuse et la fortune de ses parents. Elle avait été en classe, elle n'y allait plus. Son père désirait qu'elle s'occupât. Elle sortait avec sa voiture, ne rentrait qu'à deux heures du matin et le lendemain elle ne pouvait se réveiller qu'à l'heure où d'ordinaire on se prépare pour



le déjeuner. Tout ceci était fort satisfaisant.

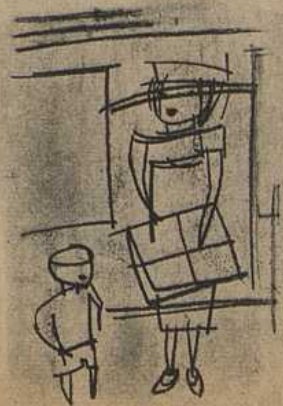
Hélène faisait des ronds sur la table avec le dos de sa cuillère mouillée. J'eus envie de lui demander si ce n'était pas plutôt l'histoire de sa propre vie qu'elle racontait tant la moue qui marquait les coins de son visage était amère. Hélène plaqua la cuillère contre le verre qui recouvrait la table ronde ; elle ramena ses mains sur son sac, sur ses genoux.

« Monsieur, me dit-elle, cette fille avait un avenir formidable ; elle n'a pas compris ce qu'il fallait faire, aujourd'hui elle est mon amie. »

Sa voix était calme. Elle s'imaginait peut-être jouer le rôle de vie. Je pense au rôle que représentait à ses yeux la vie de son amie, rôle qu'elle avait tantôt jaloué, tantôt méprisé, pour enfin l'accepter comme on accepte le passé de celle qui est enfin devenue son amie.

Elle continua. « Parmi les personnes que sa mère se faisait un plaisir de recevoir, Dorothee s'était prise d'amitié pour un jeune garçon dont le parent, sut-elle plus tard, était un metteur en scène de second ordre. Le garçon faisait sa médecine et jamais il ne fut question de cinéma. Un jour, ils se rencontrèrent ; cet homme qui s'intéressait beaucoup à son neveu voulait faire quelque chose pour la petite. Il alla trouver ses parents, leur dit que c'était naturel et qu'une jeune fille doit s'occuper. Dorothee était photogénique, mais elle n'avait aucun talent. On lui donna quelques conseils. Il ne fut pas question de lui donner des leçons. Trois semaines après elle était rendue ; à ses parents, transformée ; Mademoiselle voulait avoir ses affaires à elle et tout de suite elle quitta la maison pour al-

(Suite page 14)





Le jeudi soir, conférence de rédaction : les divers reportages sont discutés, organisés sur le papier.

COMMENT NAIT UN JOURNAL FILMÉ

bruits et la musique qui accompagneront le sujet. On coupe, on colle, puis on synchronise le tout dans un autre appareil. A ce stade des opérations, nous avons trois rubans de même longueur : un pour l'image, un autre pour la musique et le dernier pour les bruits.



NOS trois rubans sont donc expédiés à nouveau rue François I^{er}. Il s'agit à présent de les fondre en une seule bande et de leur adjoindre un commentaire parlé (traitement qu'on nomme le mixage).

Dans la cabine de projection, deux appareils :

le premier projette normalement l'image, et le second, plus compliqué, est une table où les rubans sonores se déroulent sur des disques d'acier : les deux appareils fonctionnent simultanément.

Dans la salle, une table, un micro, un speaker. Celui-ci, à son texte devant lui (texte préparé par un rédacteur du journal filmé). Le speaker lit, cependant que passeront images et sons.

Dans une troisième pièce, l'ingénieur du son préside aux mixage. Grâce à des manettes, il amplifie ou diminue la tonalité du commentaire, de la musique ou des bruits, selon qu'il le juge nécessaire. Près de lui, un dernier appareil impressionne tous les sons sur une même pellicule.

Désormais il n'y aura plus qu'à éditer autant de copies où images et sons se trouvent réunis sur une même pellicule qu'en exigent les circuits de distribution. Le travail est fini, c'est maintenant au spectateur de juger.

Il est évident qu'une firme telle que les Actualités françaises, chez qui nous avons suivi le processus de réalisation d'un journal filmé, ne produit pas elle-même toutes les images qu'on peut voir sur les écrans. Il lui faudrait des milliers d'opérateurs, aux quatre coins du globe. Afin d'offrir au public des « histoires » à la fois sur Moukden et la Californie, le Pôle Nord et le Sahara, elle a passé des contrats avec des firmes étrangères : il s'effectue ainsi des échanges

de bobines, grâce auxquels les actualités ont la variété que l'on sait.

LORSQU'ON a quelque peu fréquenté les reporters-cinéastes, il vient un jour où l'on pose la question fatale :

— Mais le studio ne vous a-t-il jamais tenté ? Il faut voir alors le haussagement d'épaules qui leur sert de réponse. Ce vase clos, disent-ils, ce travail de bureau ! Pour eux, il n'est que le grand air, la lumière, le mouvement, le risque. Il faut le combat avec les éléments et les hommes, la lutte pour le document. Et tant pis s'ils en meurent : leur trépas est toujours héroïque. Ils sont peut-être nos derniers chevaliers.

Michel HINCKER.



Les opérateurs s'embarquent.

qu'à dire à l'une de ses équipes d'opérateurs : « Allez-y et débrouillez-vous ».

Dans le domaine du sport, la course sur route appartient à la même catégorie : on voit bien quand partent les concurrents. Mais qui arrivera premier et à quelle heure ? Mais quels seront les incidents du parcours ?

Et déjà intervient la qualité propre au vrai journaliste qu'on appelle « le flair » ; ce sens particulier qui permet au reporter de se trouver toujours là où il va se passer quelque chose.

L'imprévisible, enfin. Ici, l'événement est le jeu du hasard. L'opérateur, lui, ne peut compter que sur son flair et sa débrouillardise : il était parti pour filmer un concours de ski et se déclenche une avalanche. En enregistrant l'arrivée à Marseille du roi Alexandre de Yougoslavie, il ne pensait filmer qu'une cérémonie très officielle : mais dans le champ balayé par sa caméra, un attentat historique s'est inscrit.

En l'occurrence, l'opérateur se dédouble : il est à la fois l'interprète et le témoin de l'événement, le scénariste et le réalisateur de son film.



NATURELLEMENT, un journal d'actualités filmées se présente sous l'aspect d'une bobine de pellicule, dont la projection dure à peu près un quart d'heure. Composé de plusieurs reportages, que les opérateurs entre eux dénomment des « histoires », il s'efforce d'illustrer par l'image les principaux événements de la semaine. Le public habituellement ne s'interroge point sur la fabrication de cet hebdomadaire d'un genre particulier et se contente, à son sujet, des récits héroïques que l'on écrit sur les Chasseurs d'Images. Mais voyons comment se fait en réalité ce journal.



Le jeudi soir, les opérateurs des « Actualités françaises » qui se trouvent à Paris se réunissent rue François I^{er}. Ainsi que dans un journal ordinaire, le chef des reportages tient sa conférence de rédaction. Les idées sont commentées, acceptées ou repoussées.

Pour le reporter d'actualités comme pour le journaliste, les événements se répartissent en trois catégories :

Prévisibles, le grand défilé militaire, la cérémonie officielle, la présentation de haute couture ou, même, le match de boxe. De ces événements, on connaît à l'avance, la date, l'heure et le programme. Des emplacements sont réservés aux cameramen. On pourra donc prévoir le découpage de « l'histoire ».

Semi-prévisibles, tous les événements auxquels on s'attend sans, cependant, pouvoir deviner quel en sera le déroulement. Imaginez par exemple que des chômeurs annoncent leur intention de manifester dans la rue en dépit de la police. Il ne restera au rédacteur en chef des actualités

EN général, ils s'en vont par équipes de deux ou trois, se répartissant le travail et les angles à prendre ; celui-ci s'occupera de la Bell-Horwell portable, et celui-là de la grosse caméra. Ils réalisent le reportage dans les conditions les plus invraisemblables : Gilles Bonneaud se penchant dans le vide avec la seule aide d'un pompier qui le retient par les chevilles, afin de filmer les corniches abîmées de l'Arc-de-Triomphe, — et Petiot se couchant sur la glace pour saisir sous un angle original un patineur acrobate qui se précipite sur lui et franchit d'un bond la longueur de son corps.

Ils ont côtoyé le danger, ils ont bu, ils ont ri, mais la pellicule est impressionnée. On l'envoie aux laboratoires des Buttes-Chaumont, on la développe en négatif, on la sèche dans des cages en verre où elle se déroule comme un long serpent. Désormais les techniciens se sont emparés de l'« histoire », et les cinéastes sont libres d'en entreprendre une autre.



SUIVONS la pellicule. Des Buttes-Chaumont, elle file rue François-I^{er} où elle est projetée en négatif. On l'étudie et, si elle est bonne, on la renvoie aux laboratoires, où elle sera tirée en positif et subira les opérations de montage. Un chef monteur choisira dans un appareil de projection sonore individuel appelé « moviola », parmi les deux ou trois cents mètres du film, les quelques vingt mètres qui sont attribués au sujet dans le Journal. Il les fait couper, puis colle bout à bout. Il choisit également dans sa cinémathèque d'anciennes images susceptibles de compléter le nouveau film, s'il y a lieu, et les



Dans les ateliers de la prison de Melun, un opérateur va filmer les occupations des détenus.

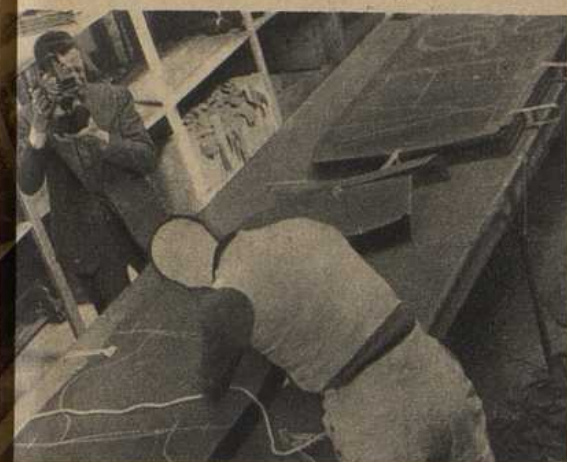


... sociale et professionnelle des condamnés. Ce reportage exige du tact car les prisonniers...

Les photographies que nous reproduisons ont été volontairement maquillées.



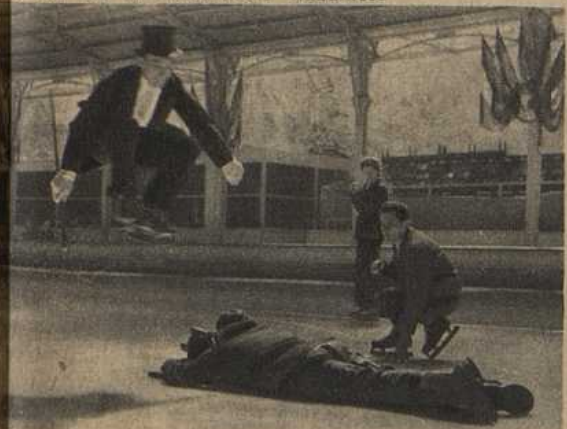
A la patinoire de Saint-Didier, un opérateur a chaussé des patins pour mieux suivre les évolutions d'un virtuose de la glace.



Il s'agit de montrer les méthodes appliquées dans cette prison modèle pour la rééducation...



...n'aiment pas beaucoup les photographes... qui éviteront qu'on puisse reconnaître les visages.



L'opérateur Petiot n'hésite pas à se coucher à plat ventre pour saisir, en contre-plongée, le bond du sauteur.



Au moyen d'une moviola, le monteur choisit et découpe les scènes les plus intéressantes.



... ils seront réunis et collés sur cette colleuse : c'est le montage du premier positif.



... cependant que, simultanément, bruits et musique d'accompagnement sont diffusés...



Les bouts de ruban sont vérifiés à nouveau, mis dans l'ordre dans lequel...



On procède au mixage et, dans la salle de projection, un speaker commente les images...



...et que l'ingénieur du son enregistre le mélange dosé de ces éléments sonores.

(Photos BARLOGIO.)

GR... Succès Brevet Modern fesseur... De... doivent... Madam demand gratuit... 62 G... Envoi d...

Table with 5 columns: NOMS ET ADRESSES, PROGRAMMES, MATINEES, SOIREE, PERMAN. It lists various theaters and their shows across different districts like 7e, 8e, 9e, 10e, 11e.

Table with 5 columns: NOMS ET ADRESSES, PROGRAMMES, MATINEES, SOIREE, PERMAN. It lists various theaters and their shows across different districts like 12e, 13e, 14e, 15e, 16e, 17e.



L'ECRAN
français

AU CŒUR DE LA NUIT (Dead of Night)

Très original, ce film anglais qui vient de sortir à Paris. Réalisé par quatre metteurs en scène, il se compose de plusieurs histoires où l'hallucination alterne avec la fantaisie et qui ont trait à des manifestations psychiques et surnaturelles. On voit ici, avec sa poupée parlante, Michaël Redgrave dans le rôle d'un ventriloque schizophrénique.